



SONNET

A Mlle CLÉMENTINE X....

Laissez sur le buisson cette blanche églantine,
Jeune fille ; passez, passez votre chemin.
Mais, rebelle à ma voix, d'une main enfantine
Vous l'avez arrachée et mise à votre sein.

Votre brûlant contact, ô chère Clémentine,
Fane la fleur des champs et la fleur du jardin.
Qu'importe ? dites-vous, d'une voix argentine.
Quand la fleur se flétrit vous la jetez au loin.

Ainsi par vos souris et les douces caresses,
De vos yeux de velours, fi les enchantresses,
Vous cueillez dans nos cœurs de suaves bouquets.

Puis, quand tout leur parfum s'est vidé dans l'espace
Que leurs riches couleurs ne laissent plus de trace,
Vous les jetez au vent comme de vains hochets.

LOUIS DE SAINTES.

LE ROSIER DE SIMONE

Il dit :

—Alors vous vous appelez Simone ?

—Oui ; et elle ajouta, et vous quel est votre nom ?

—Alfred !

Depuis six jours qu'une simple cloison séparait leur existence les deux enfants se voyaient pour la première fois. Simone le trouvait très gentil, son voisin ; c'était bien un voisin, elle l'avait deviné à l'odeur de tabac qui pénétrait chez elle par des jointures d'une porte aujourd'hui condamnée ; et Alfred toute mignonne, sa voisine, qu'il avait aussi devinée sans l'avoir vue à ses petits pas très doux, ces allées et venues légères qui révèlent de suite le voisinage d'une femme.

Appuyés tous deux sur le rebord de leur balcon mitoyen à un cinquième de la rue des Martyrs, la conversation ainsi engagée continua gaiement entre les deux jeunes gens contents sans savoir pourquoi de se trouver l'un et l'autre également jeunes et charmants. Elle se poursuivit même assez tard tandis que le soleil couchant dardait sur eux ses derniers rayons et que la rue s'emplissait d'une foule confuse et bourdonnante. Il apprit qu'elle était orpheline et qu'il était lui-même orphelin et gagnait sa vie à peindre sur faïence. De se savoir ainsi tous deux seuls, privés de famille, une grande sympathie naquit de suite entre eux.

Maintenant, de retour de leur travail, ils se retrouvaient presque tous les soirs à leur fenêtre d'où ils se disaient de ces mille petits riens charmants qui remplissent les heures. Quand le temps, trop mauvais, les contraignait à rester chez eux, ils conversaient quand même à travers la porte fermée. Lui se plaignait alors de cette séparation.

—C'est ennuyeux, je ne vous vois pas, j'aime tant vous voir.

Elle riait, la petite malicieuse, et songeait :

—C'est plus prudent, vous avez vingt-deux ans et moi dix huit, monsieur Alfred !

Un jour de printemps, c'était un dimanche, les pierrots piaillaient sur les toits et des parfums de fleurs traînaient dans l'air. Alfred, timidement demanda à la jeune fille d'être sa femme. Elle se troubla, devint toute rouge. Certes, elle voulait bien, elle l'aimait déjà de toute son âme. Francs, honnêtes tous deux, il s'étaient compris de suite. Dans le peu qu'ils s'étaient dits, ils avaient si bien appris à se connaître que l'un n'avait pas une pensée que l'autre ne devinât aussitôt.

Elle acceptait donc, très heureuse, certaine d'avance qu'il ferait un excellent mari, mais elle demanda un peu de temps, le temps seulement de s'accoutumer à cette idée d'être à lui.

Il se résigna, et comme il la suppliait de fixer un jour, une date à leur bonheur, elle pencha sur un beau rosier qui accusait au bout de ses branches des petites rondeurs "promettantes", et re-

levant son joli visage vers celui de son ami, elle lui dit :

—Quand mes roses seront en fleurs.

Oh ! les méchants petits boutons si longs à s'ouvrir. Simone les épiait maintenant matin et soir, les couvait d'une tendresse constante, leur donnant de l'eau ou les préservant des rayons trop ardents du soleil, se montrant cruelle, elle la meilleure de toutes, envers les petits insectes qui venaient se nicher sur les feuilles.

De son côté, sitôt qu'Alfred entendait les persiennes de sa petite amie se fermer il allait à son tour surveiller les roses. Un soir, il prit peur devant la caisse à fleurs dont la terre semblait desséchée. Si Simone ne l'aimait pas ? Si elle allait laisser mourir exprès de sécheresse son joli rosier ? Bien vite il courut prendre de l'eau et la répandit sur l'arbuste. Il fit ainsi chaque soir sans se douter que Simone guettait son coucher pour l'arroser également en cachette.

D'un tel excès d'eau, il arriva que le rosier dépérit. Les boutons qui présageaient une si belle floraison s'étiolèrent et moururent. Le jour où Simone s'en aperçut, elle versa toutes ses larmes. Son désespoir fut d'autant plus navrant que la veille elle avait surpris dans le regard qu'Alfred attachait sur elle un peu de cette méfiance inquiète que donnent les tendresses sans sécurité. Que faire ? Que devenir ?

L'amour chez les femmes a vite fait de trouver des subterfuges et le sien inspira à Simone une pensée ingénieuse et délicate. Elle était fleuriste. Elle se mit vaillamment à l'ouvrage et bientôt sous ses jolis petits doigts agiles s'épanouirent les plus beaux boutons du monde, si beaux qu'on n'en saurait imaginer de pareils.

Les premiers rayons du jour les vit éclore sur l'arbuste stérile. Lorsqu'il les aperçut, Alfred appela la jeune fille. Tous deux souriant se regardèrent attendris. Ils ne se parlèrent pas, mais avaient-ils besoin de se parler l'un l'autre pour savoir tout ce qu'ils pensaient, pour s'assurer que c'était la même joie douce qui à cette heure faisait palpiter leur cœur à l'unisson ?

Après les boutons, ce furent les fleurs. Dieu les belles roses, un vrai miracle d'amour ! Un matin de sa chambre Alfred entendit le petit cri triomphal de Simone. Il devint très pâle et s'élança sur le balcon. Il vit la jeune fille penchée sur le rosier où elle venait d'attacher sa dernière rose.

—Simone ! fit-il, tout bas défaillant.

Elle releva la tête, une tête blonde, ébouriffée et plus rose que les roses de son rosier.

—Monsieur mon mari, elles sont en fleurs, dit-elle effrontément....

Entouré de soins et de tendresses, le rosier devait mourir. Il mourut, tandis que n'ayant rien fait pour cela et presque à leur insu l'amour pénétrait peu à peu dans l'âme des deux grands enfants. Car l'amour, c'est l'amour miraculeux qui croit au hasard dans tous les cœurs et ne cesse jamais d'y fleurir alors qu'elle y trouve la jeunesse et la bonté.

LA STATUE DE LAFAYETTE

M. Withelaw Reid, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, vient de procéder à la réception officielle du monument que l'Amérique élèvera prochainement à la gloire de Lafayette. On sait que l'exécution, pour laquelle un concours international a été ouvert en 1886, en a été confiée à MM. Falguière et Mercié, sculpteurs, et Pujol, architecte, de Paris.

L'ensemble du monument, que nous reproduisons en partie, mesure environ trente deux pieds de hauteur. Il comporte un socle en marbre blanc d'Italie reposant sur un soubassement de granit. La statue de Lafayette, qui est en bronze, a onze pieds de haut.

Il est debout, dans toute l'alerte verveur de ses vingt ans. Car c'est à vingt ans que le marquis de Lafayette, héritier d'une immense fortune triompha des obstacles, des résistances, des prières, et fréta un bâtiment qui le transporta en Amérique où il fut blessé dès son premier combat, sous le

drapeau de l'Indépendance. La physionomie est digne, militaire, et l'allure simple. Elle appelle la sympathie universelle. Car si les appréciations peuvent varier sur le rôle politique de Lafayette en France, au cours des révolutions, il ne peut y avoir qu'une voix sur l'acte énergique et patriotique du jeune gentilhomme, renonçant aux loirs et aux plaisirs de la cour, allant guerroyer, au bout du monde, contre l'ennemi traditionnel de la France maritime, l'Angleterre.

Il quittait sa jeune femme, Mlle de Noailles, qu'il avait épousée, âgé de seize ans, alors qu'elle en avait elle-même dix-sept. Il laissait avec elle un petit enfant, une fille, qui est devenue plus tard Mme de Maubourg et qui est morte à quatre-vingt-quatre ans. La fille de cette fille aînée vit encore : c'est Mme de Brigode. Plus tard, au retour d'Amérique, Lafayette eut une autre fille et un fils nommé Washington. Le fils de celui-ci, le propre petit-fils de Lafayette est le sénateur actuel de la Haute-Loire. Or, le sénateur est célibataire ; son unique frère, qui a siégé à l'Assemblée nationale de 1871, est mort ; et comme le survivant porte seul le nom du grand guerrier, ce nom semble appelé à disparaître.



STATUE LAFAYETTE

La statue de Lafayette porte une décoration, celle de l'Ordre de Cincinnatus, que reçurent les premiers officiers des Etats-Unis, mais qui disparut bientôt : le principe éгалitaire interdisant aujourd'hui aux citoyens de la grande République le port des insignes honorifiques.

Cette décoration de Cincinnatus ou du Soldat Laboureur est une sorte de médaillon qui contient l'aigle américain. L'ordre étant tombé en désuétude, les insignes en sont aujourd'hui fort rares ; celui que possédait Lafayette est actuellement aux mains de ses petits fils ; je dis : que "possédait Lafayette" et non qu'il portait, car il est de tradition que l'illustre Français ne se para guère de cette croix. En général, elle ne figure pas dans ses portraits.

Un grand cartouche orne la face principale du monument et renferme l'inscription suivante : "A Lafayette et à ses compagnons d'armes, l'Amérique reconnaissante". Quatre de ses compagnons d'armes ont trouvé place dans la composition de MM. Falguière et Mercié. Ce sont : Rochambeau et de Grasse, Duportal, officier du génie, l'amiral d'Estaing, qui figurent, les premiers à droite, les seconds à gauche, ces deux groupes en bronze ayant dix pieds de hauteur.